

L'ODYSSEE DU « TREBOULISTE » DZ 3129

Rencontres dans la débâcle

L'Ecole Elémentaire de Pilotage 23 est basée au MANS. Elle est sous les ordres du lieutenant Edouard PINOT, un ancien de 14-18, que GUYNEMER avait surnommé « BOUBOULE ».

Sous la contrainte des évènements, l'Ecole doit se replier à PLOUJEAN, près de MORLAIX, où elle arrive le 1^{er} juin 1940, avec l'Ecole 26 de VANNES qu'elle a absorbée.

En cherchant à obtenir de nouvelles instructions de la 3^{ème} Subdivision Aérienne dont ils dépendent, PINOT et le sous-lieutenant BERTHIER finissent par obtenir au téléphone une voix qui leur répond en allemand. La situation est on ne peut plus claire et l'avancée allemande n'est plus seulement une rumeur. La seule partie du territoire breton où l'on peut encore espérer se déplacer librement reste l'ouest de la CORNOUAILLE.

A travers les MONTS D'ARREE, PINOT et ses hommes gagnent PLUGUFFAN en bon ordre. Mais plus loin, c'est la mer, infranchissable. La Marine Nationale ne peut plus rien en ce 18 juin 1940 et le Préfet du Finistère sans instruction pour organiser quelque repli que ce soit, demande à chacun de rester sur place... et d'attendre !...

Le lieutenant PINOT décide de désobéir et de prendre les initiatives adéquates pour empêcher la capture de son groupe.

Sur les conseils d'officiers de Marine, qui décident de l'accompagner, il prend contact avec François LELGUEN, patron-pêcheur du port de Douarnenez. Il vient de rentrer des côtes de MAURITANIE avec son langoustier « LE TREBOULISTE », après la campagne de printemps. Le bateau est un dundee à vivier de 50 tonnes, équipé d'un moteur auxiliaire de 60 CV, qui ne peut que suppléer à la voilure en cas de calme plat.

Les deux hommes se mettent d'accord. La destination sera l'ANGLETERRE et le départ immédiat

Les préparatifs

François LELGUEN n'a pas hésité. Il y a dans sa décision comme un goût de revanche, un désir de justice, une volonté de combattre ceux qui, deux semaines auparavant, ont envoyé par le fond, à coups de canons, le « JULIEN » de son collègue Julien CELTON, qui remontait, comme lui, de MAURITANIE avec un chargement de langoustes.

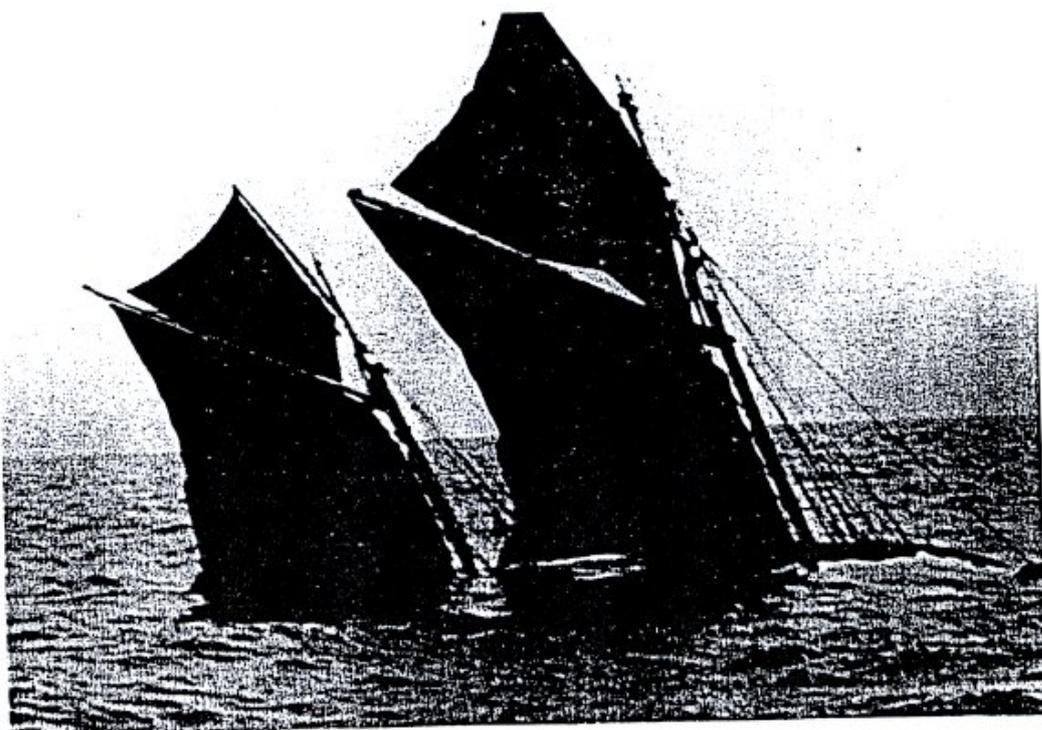
C'était le 28 mai 1940. Au large du CAP FINISTERRE, le « JULIEN » se trouve malencontreusement sur la route du sous-marin allemand U 37, en chasse au large des côtes espagnoles. Canonné, le « JULIEN », DZ 3252, coule sous voiles avec toute sa cargaison. L'équipage se sauve dans l'annexe, sous les quolibets des marins de la KRIEGSMARINE. Après deux jours et deux nuits de navigation les hommes du « JULIEN » arrivent à CORCUBION au sud de LA COROGNE et retrouvent DOUARNENEZ dans les premiers jours de juin. Leur aventure fait rapidement le tour du port et marque profondément les esprits de la population maritime, renforçant encore l'hostilité à l'égard des Allemands qui approchent.

Le Lieutenant PINOT a rassemblé ses garçons. Il leur explique la situation devant les installations de PLUGUFFAN : « Mes petits gars, les Boches sont à trois heures de nous. Nous sommes quelques uns décidés à partir sans les attendre... ».

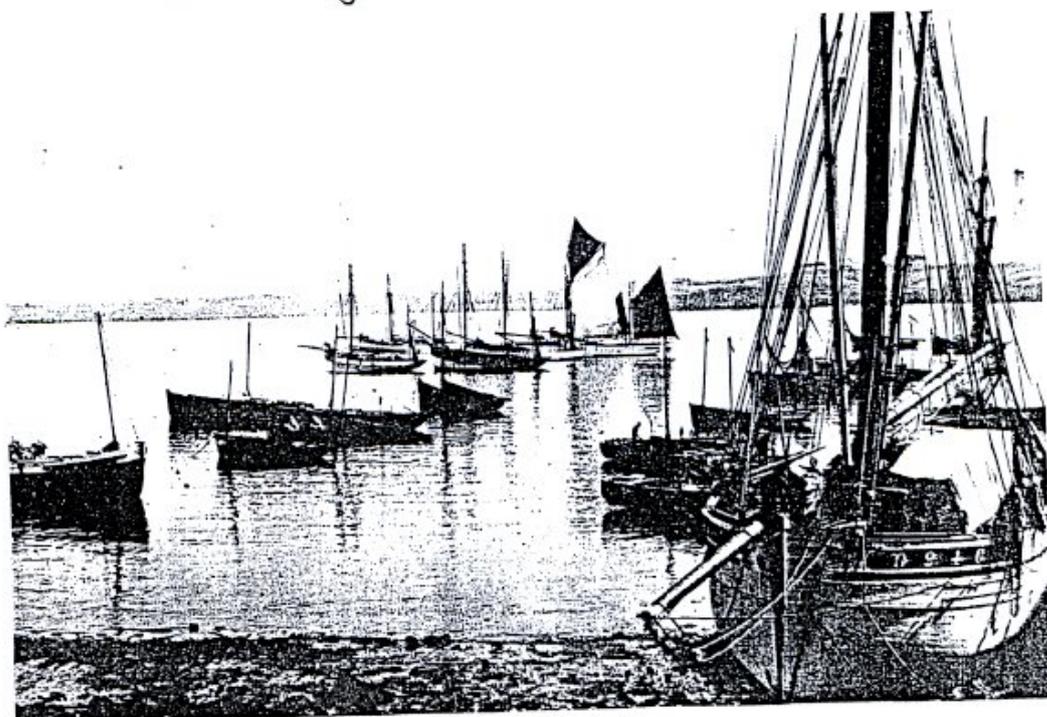
Ils seront 115 à vouloir embarquer, malgré les dangers du voyage évoqués par leurs chefs.

18 juin 1940 21 h 30 : c'est le départ pour DOUARNENEZ, tous feux éteints, dans la nuit qui tombe.
22 h 15 : c'est l'arrivée sur le port du ROSMEUR, dans le noir, l'éclairage public a été coupé. La mer est basse et le « TREBOULISTE » ne peut venir à quai. Il faut attendre.
23 h 15 : l'embarquement est décidé et les « treizour », les canots à godille des passeurs, commencent leurs navettes entre la Cale Raie et le langoustier mouillé à quelques encablures.

MAI 1940: RETOUR TRAGIQUE DU "JULIEN".



Le langoustier "JULIEN" DZ 3252, coule sous voiles, canonné par le sous-marin allemand U 37, le 28 mai 1940, par $42^{\circ}50'N$ et $10^{\circ}40'W$, au large du Cap Finistère. Il rentrait de MAURITANIE avec son chargement habituel de crustacés.



Plus chanceux que le "JULIEN", le "TRÉBOULIÈTE" a pu regagner DOUARNENEZ sans faire de mauvaises rencontres, au début du mois de juin.

Le 18 juin 1940, il est au mouillage, à marée basse, faisant sécher ses voiles au soleil ~~matinal~~ matinal...

Le Départ

19 juin 1940

1 h 30 du matin : François LELGUEN commande de lever l'ancre. On hisse les voiles, la manœuvre se fait sans trop de bruit et le « TREBOULISTE » s'éloigne lentement vers le Nord-Ouest. Le ciel, au-dessus de la Presqu'île de CROZON, rougeoit sinistrement. L'Arsenal de BREST est en feu, les réserves de carburant brûlent à ciel ouvert...

Là-bas, dans l'Ouest, la MER D'IROISE s'ouvre sur une aventure qui va conduire ces jeunes gens vers un conflit qui embrasera l'EUROPE avant de devenir mondial. Dans la nuit du départ éclate une « Marseillaise », jaillie de l'ombre, comme un véritable chant de lutte et d'espoir.

Quelques heures plus tard, au lever du jour, cap au Nord vers NEWLYN, la mer est mauvaise dans un temps incertain et François LELGUEN ne peut rien contre le mal de mer que le roulis et le tangage imposent à ses passagers.

Arrivée en ANGLETERRE

20 juin 1940

Midi : le ciel est devenu tout bleu. Le « TREBOULISTE » est autorisé à mouiller à un demi-mille du port de NEWLYN, par une vedette britannique venue l'identifier.

15 h 00 : les instructions des autorités anglaises sont claires, le « TREBOULISTE » doit rejoindre FALMOUTH, aidé sur une partie d'un long parcours par un vapeur qui le remorque, la « LADY ESTELLE ».

22 h 00 : Arrivée à FALMOUTH, les hommes, épuisés sont pris en charge par la ROYAL NAVY et embarqués sur un remorqueur militaire avec tout leur matériel.

21 juin 1940

0 h 30 du matin : sur les quais, à la belle étoile, sur des pavés qui n'ont qu'un seul mérite, ne plus bouger, les élèves de l'Ecole Elémentaire de Pilotage 23 s'endorment, recrus de fatigue.

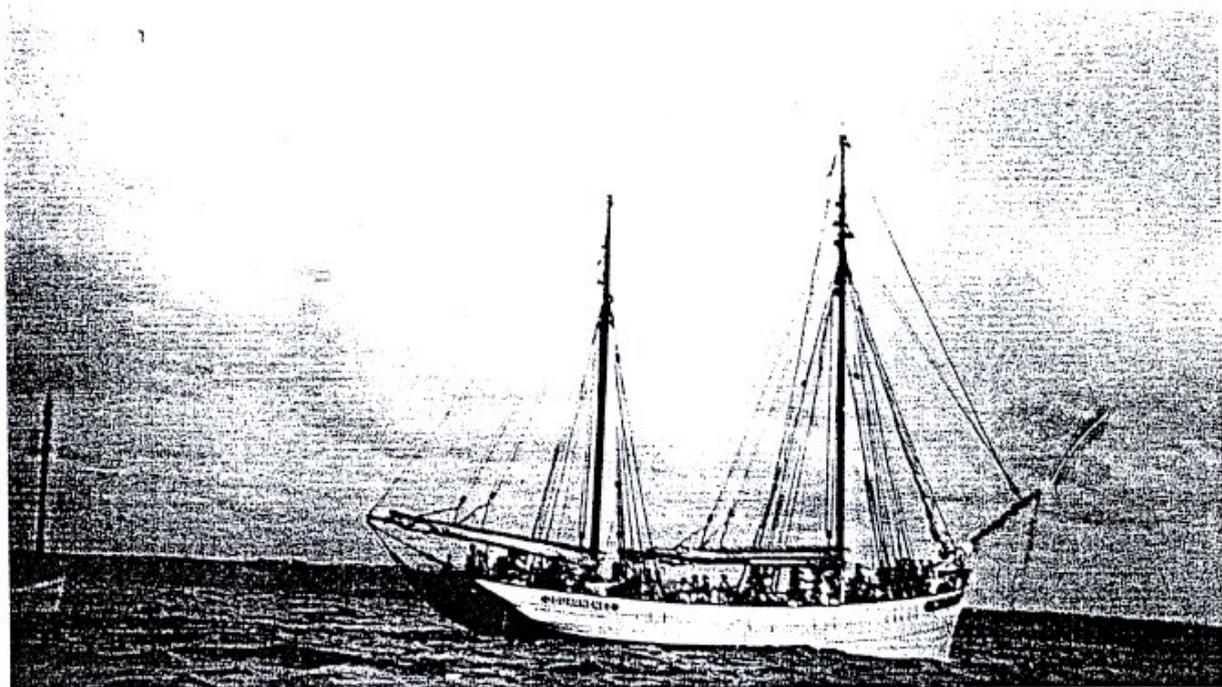
22 juin 1940 17 h 50. Ce n'est pourtant que le début d'une rude aventure.

L'Allemagne et la France signent un accord d'Armistice à RETHONDES. Ce même jour, à LONDRES, la Croix de Lorraine est retenue comme le symbole de La FRANCE LIBRE et va désormais figurer sur tous les insignes et sur tous les matériels des forces armées placées sous l'autorité du Général de GAULLE.



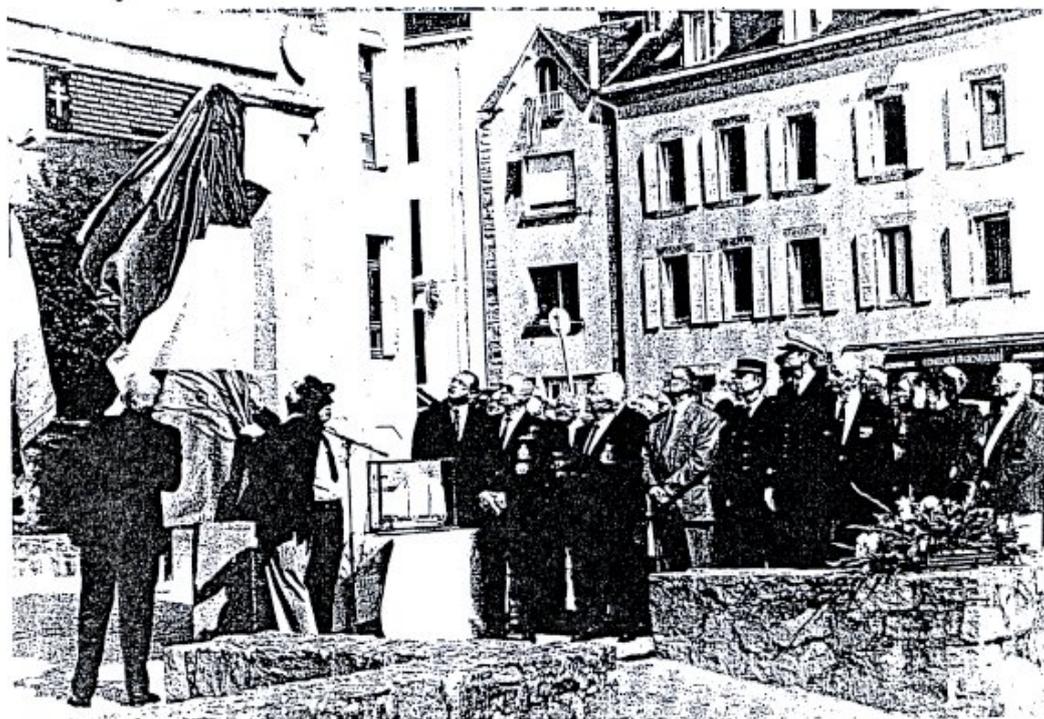
Le 22 juin 1940, à LONDRES
La Croix de Lorraine est
Adoptée comme le symbole
de la FRANCE LIBRE

L' ODYSSEE de l' ECOLE de PILOTAGE n° 23



"LE TREBOULISTE", DZ 3129, est un dundee à vivier, armé pour la pêche à la langouste en MAURITANIE.

Dans la nuit du 18 au 19 juin 1940, il quitte le port du Rosmeur à DOUARNENEZ avec les 115 hommes de l'Ecole de pilotage n° 23, cap sur l'ANGLETERRE.



55 ans plus tard, Joseph TRÉTOU, maire de DOUARNENEZ, dévoile la plaque rappelant le départ du "TREBOULISTE" en présence du Général V.M. GUÉGUEN président de l'Amicale des K.A.E.L.

DES AVIATEURS EN QUÊTE DE LIBERTÉ



Le patron
François LELGUEN

A la barre de son "TRÉBOULISTE" le patron François LELGUEN s'avance à son destin. Il vient d'ouvrir les portes de la Liberté à ceux qui refusent de vivre à genoux. Derrière lui le lieutenant Edouard PINOT, dit "BOUBOULE", responsable de l'Ecole de Pilotage n°23.

—
EN MER
D'IROÏSE
—



Les aviateurs de l'Ecole de pilotage 23, sur le pont du "TRÉBOULISTE", le 19 juin 1940

Au lever du jour, le 19 juin 1940, entassés sur le pont du "TRÉBOULISTE", certains essaient de faire un brin de toilette. - 30

LE PRIX DE LA LIBERTE

Dans les semaines qui vont suivre, avec plus ou moins de bonheur, les hommes du « TREBOULISTE » vont recevoir des affectations qui feront d'eux les premiers éléments des Forces Aériennes Françaises Libres, les F.A.F.L., créées le 1^{er} juillet 1940 et confiées à un marin, l'Amiral MUSELIER, avant de passer sous le commandement du Général VALIN de l'Armée de l'Air en 1941.

Les groupes de chasses, de bombardement et de reconnaissance vont se reconstituer en prenant des noms de provinces françaises. La mosaïque de l'hexagone forme ainsi un large puzzle à travers le monde. Le groupe « ALSACE » est le premier fondé. Le groupe « LORRAINE » apparaît en Lybie en 1941, le groupe « BRETAGNE » au TCHAD le 1^{er} janvier 1943, le groupe « NORMANDIE », le 1^{er} septembre 1942 au LEVANT, le groupe « PICARDIE » en juin 1943 en SYRIE...etc...

Un destin étrange, qui avait un jour réuni quelques hommes sur les quais du Port du Rosmeur, les conduira aussi à se retrouver encore en des lieux inattendus. Ainsi le lieutenant Jules JOIRE revoit l'aspirant Marcel BIZIEN, là-bas, en RUSSIE où ils disparaîtront tous les deux. D'autre par d'autres voies arriveront aux mêmes terres lointaines : Maurice BON, parti de MADAGASCAR, mourra dans le ciel de SMOLENSK, Yves MAHE, parti du MAROC, sera fait prisonnier par les Allemands après 3 victoires aériennes en Russie, Louis QUERNE, de MORLAIX, disparaîtra en 1944, en PRUSSE ORIENTALE... Leurs évasions de France sont parfois rocambolesques mais toujours périlleuses. Aventures individuelles ou collectives elles sont la marque de la mentalité d'une époque où le refus et la désobéissance avaient valeur de vertus.

Au bout du chemin, nombreux sont ceux qui rencontrent la mort, comme le rappelle la plaque du Quai du Petit Port à DOUARNENEZ : 115 sont partis, le 18 juin, 36 ne sont pas revenus. On les retrouve associés aux noms des provinces que portaient leurs unités, aux noms des Ecoles où ils avaient repris leur entraînement, au nom de la prestigieuse ROYAL AIR FORCE où ils avaient choisi de combattre.

Il n'est pas fastidieux, et c'est un devoir de mémoire, de rappeler ici les noms de ces disparus :

Ecole pilotage	:	5	:	DESGRES Gabriel, LAURENT Emile, ECHIVART Jean, MASSE Louis, LE PROU René.
O.T.U.	:	3	:	FENAU Robert, GRAIGNOT Roger, MOREUX Jean
R.A.F.	:	10	:	CRAVOISIER Jean, THEATRE Eugène, LE POULENNEC Roger, GUILLERMAIN Roger MOUDIN Gérard, LE COINTRE Jean, VILBOUX André, GUERNON Serge, BOURDIN Lucien, CARON Gonzales
« ILE de France »	:	7	:	HAUCHEMAILLE Marc, DEBEC André, RENAUD Marcel, VAILLANT Gilbert, BOROSSI Paul, REEVE Marcel, ROYER René
« LORRAINE »	:	2	:	LE DILASSER Georges, HOURIEZ Joseph
« ALSACE »	:	2	:	BOURGES Yves, BOUGUEN Marcel
« BERRY »	:	2	:	AUTRET Pierre, JOUBERT des OUCHES Jacques
« NORMANDIE NIEMEN »	:	2	:	BIZIEN Marcel, JOIRE Jules
« AIR FRANCE »	:	1	:	PABIOT Pierre-René

DE NOUVELLES EVASIONS

Après le « TREBOULISTE » d'autres bateaux de pêche partiront des ports finistériens tout au long de l'Occupation avec des missions et des objectifs différents. Ainsi, Rolland HASCOET, de DOUARNENEZ, raconte les péripéties de son évasion, le 26 novembre 1941 :

« Après un bref passage au réseau de renseignements « JOHNNY », recherché par les Allemands, j'embarquai de nuit à CONCARNEAU sur le chalutier bigouden « VEACH VAD ». Après l'arrêt obligatoire au poste de la G.A.S.T. et la fouille du bateau, nous gagnons la haute mer, cachés dans la glacière, pour une sortie de pêche fictive. Comme prévu nous rejoignons au large des GLENAN, le sous-marin « SEA LION ». La mer agitée rendait l'embarquement périlleux. Mais, pas question de renoncer !

Quatre jours plus tard je débarquais en ANGLETERRE.

Après un stage d'entraînement je me trouvais affecté au Squadron 346 « LORRAINE ».

Je devais, par la suite, effectuer 55 missions de bombardements sur les fameux bimoteurs « BOSTON », attribués aux F.A.F.L. ».

Aussi simple que cela ! Mais tous n'auront pas la « baraka » qui semble avoir suivi Rolland HASCOET dans la tourmente de ces années noires.

Bernard SCHEIDAUER n'aura pas la même chance... Un an auparavant, le 21 octobre 1940, il avait réussi son évasion, sur la « PETITE ANNA », dans des conditions particulièrement difficiles, au départ de DOUARNENEZ, après 10 jours de mer.

Devenu pilote de chasse, il est affecté au 131 Squadron à WEST MALLING. Au retour d'une mission, victime d'un ennui mécanique, il fait un atterrissage forcé sur l'île de JERSEY. Prisonnier, il est transféré au Stalag Luft III, au camp de SAGAN, en POLOGNE. Il participe à l'opération (rendue célèbre par le film « La Grande Evasion ») du 24 mars 1944 par le fameux tunnel commencé le 23 mai 1943. Malheureusement il sera repris et abattu d'une balle dans la nuque par la Gestapo, en même temps que le Squadron Leader BUSHELL. Leurs deux assassins seront condamnés en 1949, l'un à mort, l'autre à la prison à vie.

Sur les quais de DOUARNENEZ on évoque encore parfois le destin tragique de Bernard SCHEIDAUER qui n'avait pas vingt ans quand il embarqua sur la « PETITE ANNA », avec quatre camarades et trois diplomates...

1995

DOUARNENEZ SE SOUVIENT...
AUSCHWITZ
LE VOYAGE SANS RETOUR

Vers 1942, à TREBOUL, 2, rue Listrouarn habitait un petit garçon de dix ans, Jean Michel. Il avait gardé sur le visage cette candeur de la petite enfance qui donne des garçonnets adorables. Il ne laissait personne indifférent. Il vivait là, avec son père Jacques HERVE doux peintre de nos paysages et sa mère, Jeanne.

Bien des gens du voisinage avaient proposé au couple d'héberger le petit, de le cacher au besoin, car Jeanne était née GEISMAR. Ils portaient l'étoile jaune des Juifs. Ils ne voulurent pas être séparés. Un jour, les Allemands les ont emmenés, tous les trois. Personne n'a rien pu faire...

Au milieu des colonnes d'enfants et des monceaux de cadavres que la télévision nous a montrés pour le cinquantième anniversaire de la libération du camp d'AUSCHWITZ, vous n'avez pas pu apercevoir le petit Jean-Michel, même anonyme, même méconnaissable, car il était déjà mort, bien avant, un an presque, dans une chambre à gaz, le 8 Février 1944, avec sa mère. Il n'avait pas encore douze ans. Elle aurait eu trente neuf ans le mois suivant...

Entre TREBOUL et AUSCHWITZ, rien ne leur avait été épargné. Là-bas, ils auront pris la file de droite et Jacques, le père, la file de gauche, pour ne plus jamais se revoir. L'horreur...

Malgré le temps passé, la rage et la révolte hantent encore les souvenirs avec lesquels pourtant il faut vivre. Peut-on parler de pardon en termes ordinaires, même cinquante ans après ? C'est difficile, un peu comme une trahison.

Jacob KROUTO avait 60 ans en 1942, son épouse Eugénie MASS 56 ans, quand les Allemands sont venus les arrêter au 12 de la rue Laënnec (aujourd'hui rue Eugène Kéribel). Nés à ODESSA, ils s'étaient « réfugiés » à DOUARNENEZ. Pauvre « refuge ».

Leur acte de décès commun porte ces mots terribles : « ... ils ont été internés à DRANCY puis dirigés sur le camp d'AUSCHWITZ où, en tant qu'Israélites, âgés de plus de cinquante cinq ans, ils ont été exterminés dès leur arrivée. »

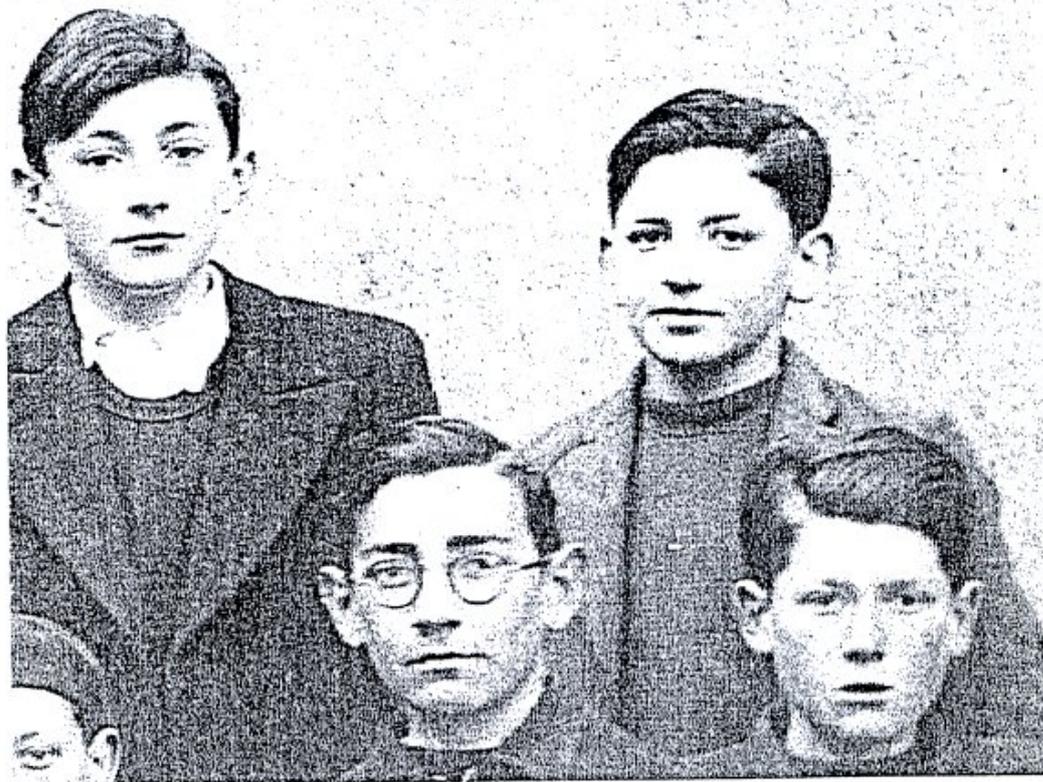
Il n'y a pas de date précise mais une recommandation notifiée officiellement le 29 Décembre 1947 :
 « ... mention en sera faite en marge de l'acte, le plus rapproché par sa date, du 9 Novembre 1942 ».

On peut mourir ainsi, approximativement.
 On peut disparaître ainsi du monde des vivants.
 Mais pas de nos mémoires.

Plus tard, lorsque les témoins auront emporté leur témoignage au-delà du grand repos, il restera ces registres que d'autres viendront feuilleter pour y découvrir la trace de Jacob et Eugénie, de Jacques et Jeanne, du petit Jean-Michel qui n'avait pas douze ans, comme son petit camarade, Pierre-Yves KERVAREC, sauvagement abattu au JUCH, quelques mois plus tard, par les porteurs de la même haine.

Alors, ne me demandez pas, aujourd'hui, pourquoi j'aime tant les enfants.

Michel Mazeas
 mai-juin 1995



En haut, à droite, Jean-François LE GOFF
arrêté le 4 mai 1944, mort le 19 janvier 1945.
Près de lui, Jean SCOARNEC, à sa droite.



- Michel MAZÉAS -

- en 1941 -
Soixante ans plus tard, il évoquera
le souvenir de Jean-François LE GOFF
au cours de la cérémonie des obsèques
de sa mère à CONFORT, le 6 février 2001.
Elle avait demandé, avant de mourir,
qu'un camarade de son fils vienne
dire quelques mots auprès de son cercueil,
sachant que se soit Michel MAZÉAS

Obsèques de Philomène LE GOFF
Née SAVINA
Confort le 6 février 2001.

Nous nous sommes réunis aujourd'hui pour accompagner une dernière fois en ce monde Philomène SAVINA, Madame LE GOFF, qui, jusqu'au bout de ses 91 années parmi nous, a mérité notre respect et notre affection, qu'elle conservera par-delà le temps.

Si je suis là cet après-midi, grâce à l'obligeance de M. Le Recteur, c'est pour exaucer l'un des vœux les plus chers de celle qui vient de nous quitter. Elle souhaitait que quelqu'un vienne accomplir ici le devoir de mémoire auquel elle tenait beaucoup. Elle m'a choisi pour cela et c'est un grand honneur, croyez-le. A la demande de la famille, je suis venu dire le lien tragique qui nous reliait au-delà de la mort, depuis près de 60 ans déjà. Car les départs définitifs, la cruelle séparation du trépas, n'effacent pas les souvenirs, ne doivent pas les effacer.

On le dit parfois, avec le poète :

« Nos cœurs sont des cimetières
Où l'amour et la prière
Gardent nos plus chers amis
Et les protègent de l'oubli.
Ils y viennent pour nous dire
Leurs joies, leurs peines, le temps des rires...
Et rappeler à nos mémoires
Que rien n'est pire que le noir
de l'oubli... ».

Et Philomène n'a jamais oublié ce que je suis venu vous rappeler ici, comme elle l'a souhaité. Nous sommes des gens simples, nous croyons à des valeurs profondes, à des valeurs communes que nous partageons, à l'idéal d'une meilleure condition humaine. L'Eglise a fait du Christ ce symbole dont l'image de fraternité a traversé les siècles jusqu'à nous et fait encore rêver les hommes.

Nous sommes des gens simples, mais il y a pour nous un moment où nous ne pouvons pas simplement nous taire parce que la mort est passée.

Il ne faut pas que, seule, Philomène emporte avec elle le souvenir de son fils Jean et de Guillaume, son mari.

C'est ce qu'elle m'a demandé de dire et que je vais dire pour elle.

Jean et moi, nous avons seize ans quand les hommes noirs de la Gestapo sont venus pour le prendre. Nous étions en classe et nous n'avons rien pu faire, d'abord parce que personne n'avait compris ce qui se passait, ensuite parce que nous n'avions aucun moyen d'intervenir.

Philomène, non plus, n'a rien pu faire. Les Allemands ont brûlé sa maison et emmené son mari et son fils. C'était au mois de mai 1944, le mois de Marie, comme on le pratiquait encore.

Ils ne reviendront plus jamais, Guillaume, le père, mort au camp de Neuengamme, Jean, le fils, mort au camp de Mauthausen.

Philomène voulait que cela soit dit ici, auprès de son cercueil, pour que chacun de nous reprenne le flambeau de la mémoire, pour qu'il n'y ait pas d'oubli afin que nous puissions dire et redire avec conviction :

« plus jamais ça ! ». Pour que chacun puisse aller à l'ombre quand il fait chaud, au soleil quand il a froid.

Par quelles souffrances peut passer une femme qui voit partir son garçon pour un destin funeste comme on pouvait l'imaginer en 1944... Et puis l'attente du retour improbable dont uniquement le temps qui passe, si long, si long, apportera seul la réponse. Et puis plus tard, imaginer, chaque nuit, la souffrance dans l'horreur des camps de concentration, les brutalités, la mort solitaire, après la déchéance physique que des photos nous ont fait voir.

Non, on ne peut oublier. Peut-on même pardonner ? A cette question que peut répondre le cœur d'une mère, le cœur d'une épouse ? Qu'est-ce le pardon ?

Quel lourd fardeau Philomène a porté, quel courage pour continuer à vivre, à vendre le pain, ce pain qui est l'image même de la fraternité et du partage, le symbole de la vie, que des monstres à visage humain ont refusé à Guillaume et à Jean dans leur détresse.

Jean, qui n'aura pas eu le temps d'avoir de rides et dont les traits, pour nous, resteront toujours juvéniles.

Jean, dont tu voulais qu'on parle quand toi Philomène tu ne serais plus là. Jean et Guillaume séparés dans la mort, mais unis dans ton cœur.

Jean, dont une plaque de marbre, sur le mur de son ancienne école, pleure à jamais l'impérissable sourire.

Jean, dont toi, la voisine, Marie SOUBEN, malgré tous ses efforts sur son vieux vélo, arrivera trop tard pour te prévenir du danger.

Jean, toi que ta mère revoyait chaque fois qu'elle croisait l'un de tes camarades de classe, les regardant de ses yeux embués de larmes et de chagrin, de ses yeux qui ne t'avaient pas vu devenir un homme.

Jean, mon camarade de classe, nous avons parlé de toi et de ton père comme ta mère l'aurait voulu. Nous avons dit ce qu'elle voulait entendre.

Elle repose maintenant en paix, car on n'emporte pas ses souffrances au-delà du trépas. Et les enfants qui sont ici, les hommes et les femmes, tous ces parents aussi que tu n'as



IL N'Y A PAS D'OUBLI...



« Bien d'autres, qui aujourd'hui se souviennent, ont connu, eux aussi, ces temps qui ont laissé en nous une si profonde trace qu'elle fait reculer les limites du pardon...

On se souvient aussi de Jean-François LE GOFF dont une plaque commémore le sacrifice dans la cour des Ateliers d'Art, autrefois Collège Moderne.. Après avoir arrêté, le 3 mai 1944, Jean LE GOFF, boulanger-cafetier à CONFORT – lequel donnait asile à un groupe de Résistants – les Allemands viennent, le lendemain, pendant les heures de cours, saisir son fils Jean-François, âgé de quinze ans, interne au Collège Moderne de Douarnenez, rue Louis Pasteur.

Ils seront, tous deux, portés disparus : le fils à MAUTHAUSEN et le père à NEUENGAMME... ».

« Mémoire de la Ville »
n° 22 – 23 – p. 103
« Le Pays de Douarnenez dans la
guerre – 1939 – 1945 ».



Centième anniversaire de la
naissance de Corentin CELTON
(1901-1943).

- Cimetière de Ploaré
29 décembre 2001
- Mairie de Douarnenez

Il y a cent ans, tout près d'ici, venait au monde Corentin CELTON, TIN CELTON',
comme nous l'appelions familièrement dans nos foyers.

Personne n'imaginait alors le destin tragique qui allait être le sien. Aujourd'hui, sa
famille, ses amis, ses camarades, la Ville de Douarnenez ont tenu, avec vous tous, à lui rendre
hommage, à rendre hommage aussi à tous ceux qui, comme lui, nous ont laissé la liberté en
héritage.

Un héritage qui passait parfois par une mort brutale, injuste et cruelle...

Le 29 décembre 1943, à 11 heures, comme en ce matin-même, Tin CELTON' termine
sa dernière lettre pour Anna, sa sœur, qui l'a élevé, et dont il est resté toujours très proche.
C'est à elle qu'il confie son espoir d'un monde meilleur. Mais, lucide, il lui dit :

« ...à trois heures, cet après-midi, je serai fusillé. Dans quelques heures je ne serai plus
qu'un cadavre mutilé que la terre aura vite refroidi. »

Cette lettre, j'entends encore ma mère qui la lit à cette pauvre femme, effondrée, en
apprenant, avec nous, que ce frère, presque son fils, ne reviendrait plus, que les nazis l'avaient
fusillé... Les lettres de nos amis morts sont comme la lumière des étoiles, elle chemine elle
aussi vers nous même si les astres se sont éteints depuis longtemps. leur présence sur la voûte
du ciel étoilé, quand nous levons les yeux, c'est le souvenir, la mémoire, le refus de l'oubli,
qui brillent le soir au firmament de l'Histoire.

Pour les nouvelles générations cette évocation peut apparaître souvent lointaine,
perdue dans les brumes du passé, disparue dans les dédales d'un siècle cahotique qui nous a
laissé le meilleur et le pire.

Pourtant les mots sont si proches de nous quand Tin CELTON' dit adieu à tous les
siens. Son cœur se déchire et le drame qu'il vit est si inhumain que ses derniers mots tentent
de garder ses derniers instants de chaleur. Il appelle ses proches pour ne pas être seul, il
énumère leurs noms dans un pathétique élan de tendresse. Il sait qu'il faudra qu'il les répète
jusqu'au dernier supplice, qu'ils seront son refuge contre l'angoisse et la peur de mourir. Il
écrit alors avec émotion « ... et à toi ma toute petite Marie-Henriette »... Marie-Henriette qui
est aujourd'hui parmi nous, avec Madeleine et Marie-Thérèse, Marie-Henriette dont la grâce
et la fragilité enfantines savaient émouvoir ce tonton qui venait de Paris en été, ce tonton qui
aurait tant voulu la voir grandir.

Et quand il termine en disant :

« ...je vous embrasse de tout mon cœur en vous disant une dernière fois Adieu. »

nous savons que la question qu'il pose implicitement à travers ces mots tout simples,
c'est la question qu'il s'est posé, depuis l'enfance, c'est la question du bonheur, de ce bonheur

qui va lui échapper et qu'il a tant désiré pour les autres, au point de lui sacrifier sa vie. Mais c'est un homme apaisé qui marche vers le peloton d'exécution.

On oublie trop souvent ce que fut l'existence de ces hommes, de ces femmes, nés avec le siècle dernier.

1901... Cent ans déjà... Pourtant nombre d'entre nous les ont connus, ces hommes et ces femmes. Certains des plus anciens sont même encore parmi nous et nous les avons fêtés cette année. On peut vivre centenaire comme Pierre Hélias, tout près d'ici, Marie Vigouroux, Mme Lanfumé, Anna Kernoa, Mme Ricou...

1901. Rappelez-vous. C'est la naissance d'André MALRAUX qui écrit « La condition humaine » en 1933, « l'Espoir » en 1937 après avoir combattu les franquistes en Espagne. Il sera notre Ministre de la Culture avec le Général de Gaulle.

1901. C'est aussi Marlène DIETRICH, actrice bien sûr, mais aussi anti-nazie, qui quitte l'Allemagne en 1930 pour ne pas servir la barbarie et la propagande hitlériennes.

1901. C'est aussi René PLEVEN, créateur du CELIB, qui définit l'identité économique de la Bretagne au milieu du siècle ;

C'est aussi Jean MERMOZ, pilote célèbre qui disparaît en 1936 dans l'ATLANTIQUE.

Elles sont nées aussi, pour la plupart, en 1901 ces femmes qui en 1924 et 1925 vont gagner le salaire de la dignité dans les « fritures » de Douarnenez par un vaste mouvement social dont on parlera jusqu'à l'Assemblée Nationale.

Tin CELTON' est aussi issu de ce monde. Il est un adolescent de 17 ans quand se termine la guerre de 14. Il en a connu les événements tragiques à travers les deuils et les drames des mutilés et des gazés. Il pense aussi, avec les autres : « Plus jamais ça ».

Marin-pêcheur, dès l'âge de 12 ans, à l'approche de la Grande Guerre, il quittera Douarnenez au début des années 20, pour chercher du travail dans la région parisienne. Il n'est pas seul à partir : c'est un véritable exode et au début des années 30, quand on remonte la rue Laënnec de Pen ar C'hoat à Laë ar Vorch, il n'y a pas une maison qui ne compte un exilé. Même les enfants savent qui il sont : Jean Doaré qui reviendra mourir de la tuberculose, Anna Guellec, Jean Guellec, Alain Deudé et son frère Eugène qui sera, de la prison, le dernier contact de Tin Celton'. Leur cousine Jeanne qui rejoindra la Belgique, Pierre Saliou, Etienne Saliou, puis François Carn et Jeanne Julien qui s'épouseront. Et si Thomas et Simone Le Bris sont restés à Ploaré, leur frère, lui est parti, ainsi que la belle-sœur de Thomas René, la fille de tonton Yan... Et combien d'autres, devenus militaires, postiers, agents de police, missionnaires, gendarmes ou douaniers jusqu'en Tunisie ou au Tonkin.

Devenu infirmier dès 1926, Tin CELTON' va rapidement devenir un militant syndical très connu. Il est bientôt secrétaire du Syndicat CGT des Services Publics et de Santé de la Région Parisienne. Dans la tradition des luttes des femmes de Douarnenez il combat pour faire appliquer partout la devise de la République : Liberté, Egalité, Fraternité.

Il sait bien, par l'expérience de la vie, qu'il n'y a pas d'Égalité sans la notion de partage, qu'il n'y a pas de Fraternité sans amour du prochain, qu'il n'y a pas de Liberté sans dignité et sans justice sociale.

C'est pourquoi il s'implique totalement dans la recherche de l'unité syndicale et les événements qui conduisent au Front Populaire en 1936. Sait-on encore, aujourd'hui, une soixantaine d'années après, qu'avant cette date il n'y avait pas de congés payés, pas de limitation de la durée de travail à 40 heures, pas de véritable couverture sociale, pas de droit défini à la retraite...

Les Bretons, regroupés à Paris, pour se soutenir entre eux, créent une association : «Les Bretons émancipés de la Région Parisienne ». Aux aspects revendicatifs, Tin CELTON ajoute la défense de la culture bretonne et de sa langue maternelle à laquelle il reste très attaché.

Tous ces hommes et ces femmes ont en commun le sens de la solidarité des marins-pêcheurs, le sens de l'entraide si forte chez les paysans, le sens de la nécessité des luttes sociales dont les « Penn Sardin' » ont su montré l'ampleur.

Septembre 1939, c'est à nouveau la guerre. Tin Celton' est au front. Son courage, son abnégation d'infirmier, en premières lignes, lui vaudront la Croix de Guerre avec citation. Puis c'est la débâcle de 1940. Pour Tin c'est tout de suite la Résistance, sans hésitation. Dénoncé, il entre dans la clandestinité, mais il est arrêté par la Police de Vichy le 25 mars 1942. Livré aux Allemands, il sera fusillé au Mont Valérien le 29 décembre 1943.

Un poète a décrit cette fin tragique qui tant de fois, hélas, se répéta :

« Il chantait, lui, sous les balles,
Des mots : ... « Sanglant est levé »...
D'une seconde rafale
Il a fallu l'achever.
Une autre chanson française
A ses lèvres est montée,
Finissant la « Marseillaise »
Pour toute l'Humanité. »

Combien d'hommes, pourtant simples gens de chez nous, ont-ils servis d'exemples à la jeune génération qui allait entrer en Résistance, rejoindre les FFL du Général de Gaulle, se battre par tous les moyens pour être libres un jour ?

Huit mois après la salve du peloton devant lequel tombait Tin CELTON', PARIS était libéré par les forces qu'il avait contribuées à organiser et que le Général de Gaulle saluera dans un discours éloquent et pathétique :

Souvenez-vous : « Paris martyrisé, mais Paris libéré par son peuple... »

A ces combats, des années durant, avaient participé, comme le chantait le poète :

« Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas »

Tous unis dans cette saisissante image de « la rose et du réséda ».

Ici, chez nous, parmi tant d'autres, le marin pêcheur, Lili MAREC, l'aviateur Marcel LE BIHAN, le FFI Eugène Lucas, l'artisan peintre Antoine CARIOU, le journaliste Jean LESTEVEN, qui n'auront jamais de sépulture, le poète juif Max JACOB, le Prêtre Pierre CARIOU, le jeune Jean TANGUY, l'Administrateur QUEBRIAC, les usiniers PAULET, LE RAY, AUDREN, CHANCERELLE, leurs ouvriers, leurs ouvrières, unis cette fois dans le même combat, l'instituteur Pascal BOURDON, l'élève Jean-François LE GOFF... Et là-bas, à Londres, Jean MARIN, la voix de la France Libre.

Tous, quelque part, rejoignaient le combat pour lequel Tin CELTON' avait donné sa vie pour défendre les valeurs d'une civilisation imprégnées des valeurs de la République, de la Démocratie, de la Justice sociale, mais aussi, sur le plan spirituel pour beaucoup, des enseignements du Christ.

Sous cette dalle, bien modeste, repose un homme simple et pourtant exceptionnel. Il est notre mémoire car il incarne un passé qu'on ne saurait oublier, il est notre avenir par l'exemple qu'il a su donner.

Du creux des houles de la Mer d'Iroise à la pointe des fusils du Mont Valérien, il a exploré les chemins rudes de la vie et de la Liberté, toujours à conquérir.

C'est pourquoi, un hôpital porte son nom à Issy les Moulineaux, mais aussi une Maison de retraite à DRANCY ainsi qu'une station du métro de PARIS. Et cette rue de Ploaré qui vient jusqu'à ce cimetière où il repose...

Cité à l'ordre de la Nation le 3 mai 1947, décoré de la Légion d'Honneur le 17 mai 1947 à titre posthume, Corentin CELTON n'est pas un homme du passé. Il est toujours présent dans nos cœurs, dans nos esprits, dans nos combats, et le temps qui passe n'y fera rien. Il marchera encore aux côtés des hommes et des femmes épris de Paix, de Liberté, de Justice.

Recueillons nous un instant à sa mémoire, en écoutant pour lui « l'Hymne à la joie » de la IX^e Symphonie de Beethoven, dédié par ce grand musicien à la gloire de l'Amour, de la Fraternité et de la Paix entre les peuples de l'Univers.

Michel MAZEAS
Maire Honoraire de DOUARNENEZ

Corentin Celton : « La question du bonheur »

Une cérémonie commémorative sera toujours un peu vaine s'il n'y a pas un message à délivrer. Samedi à l'occasion du centième anniversaire de la naissance de Corentin Celton, fusillé par les Allemands le 29 décembre 1943, Michel Mazéas avec émotion et philosophie a évoqué le temps qui passe, le regard de l'homme sur la mort, les valeurs qui peuvent transcender la vie.

C'est à la mairie après un dépôt de gerbe sur la tombe de « Tin Celton » que Michel Mazéas a évoqué un souvenir personnel.

« Le 29 décembre 1943 à 11 h, comme en ce matin même, Tin Celton termine sa dernière lettre pour Anna, sa sœur, qui l'a élevé et dont il est resté très proche, raconte-t-il. C'est à elle qu'il confie son espoir d'un monde meilleur, mais lucide il lui dit : « A trois heures, cet après-midi, je serai fusillé, dans quelques heures je ne serai plus qu'un cadavre mutilé que la terre aura vite refroidi ». « Cette lettre », poursuit Michel Mazéas, « j'entends encore ma mère qui la lit à cette pauvre femme (Anna, la voisine de la famille Mazéas, ne savait pas lire), effondrée en apprenant avec nous que ce frère, presque son fils, ne reviendrait pas, que les nazis l'avaient fusillé ».

« Des mots si proches de nous »

« Pour les nouvelles générations, cette évocation peut apparaître souvent lointaine, perdue dans les brumes du passé, disparue dans les dédales d'un siècle chaotique qui nous a laissé le meilleur et le pire », a continué Michel Mazéas.

« Pourtant les mots sont si proches de nous quand Tin Celton dit adieu à tous les siens. Son cœur se déchire (...). Il appelle ses proches pour ne pas être seul (...) Il écrit alors : «... Et à toi ma toute petite Marie-Henriette...», Marie-Henriette qui est aujourd'hui parmi nous et dont la grâce et la fragilité enfantines savaient émouvoir ce tonton qui venait de Paris en été, ce tonton qui aurait tant voulu la voir grandir. Et quand il termine en disant «... Je vous embrasse de



Fusillé par les Allemands le 29 décembre 1943, Corentin Celton laisse un souvenir ému dans bien des mémoires douarnenistes.



Une dernière lettre, émouvante, de Corentin Celton à sa famille a été lue à la mairie après la cérémonie.

Une exposition à la mairie

Douarnenez rend hommage à Corentin celton, fusillé à 42 ans au Mont-Valerien. Il a donné son nom à une rue de Ploaré, une station de métro à Paris et un hôpital de Issy-les-Moulineaux. Une exposition est présentée dans le hall de la mairie où l'on peut voir notamment un portrait de Corentin Celton réalisé en 1943 peu avant sa mort, par un camarade de cellule, Eugène Deudé.

L'exposition réalisée par le syndicat CGT de l'hôpital Saint-Louis retrace le contexte de la guerre et l'engagement de Corentin Celton qui fut dénoncé par le directeur pétainiste de l'hôpital en 1942.

Samedi, Frank Voléon, collaborateur du directeur de l'hôpital Corentin Celton a évoqué l'établissement. Construit en 1860, il est actuellement en chantier de rénovation, compte 550 lits notamment en gériatrie et psychiatrie.

Samedi après la remise de gerbes sur la tombe de Corentin Celton, Monique Prévost a conclu la cérémonie en disant : « Construire un monde meilleur est un devoir que nous avons envers Corentin Celton et ses camarades ».

tout mon cœur en vous disant une dernière fois adieu », nous savons que la question qu'il pose implicitement à travers ces mots tout simples, c'est la question du bonheur, de ce bonheur qui va lui échapper et qu'il a tant désiré pour les autres au point de lui sacrifier sa vie ».

« Les lettres de nos amis morts sont comme la lumière des étoiles, elles cheminent elle aussi vers nous, même si les astres se sont éteints depuis longtemps. Leur présence sur la voûte du ciel étoilé quand nous levons les yeux, c'est le souvenir, la mémoire, le refus de l'oubli qui brillent le soir au firmament de l'histoire », a ajouté le maire honoraire de Douarnenez.

Le même combat

Michel Mazéas est ensuite revenu sur la vie de Corentin Celton, ses engagements syndicaux et politiques à Paris jusqu'à la Résistance comme tant d'autres Douarnenistes.

« Tous rejoignaient le combat pour lequel Tin Celton avait donné sa vie : défendre une civilisation imprégnée des valeurs de la république, de la démocratie, de la justice sociale mais aussi sur le plan spirituel pour beaucoup, des enseignements du Christ... Il est notre mémoire car il incarne un passé que l'on ne saurait oublier, il est notre avenir par l'exemple qu'il a su donner. Corentin Celton n'est pas un homme du passé. Il est toujours vivant dans nos cœurs, dans nos esprits, dans nos combats et le temps qui passe n'y fera rien. Il marchera encore aux côtés des hommes et des femmes épris de paix, de liberté et de justice ».

Militant communiste et de la CGT, fusillé par les Allemands au Mont-Valérien

Un hommage à Corentin Celton

Corentin Celton est né à Douarnenez le 18 juillet 1901. D'abord marin-pêcheur, il est allé travailler à Paris, où il devint infirmier. Mais la guerre rattrapa le destin de ce militant de la CGT et du Parti communiste, dont la vie prit fin le 29 décembre 1943 au Mont-Valérien sous les balles d'un peloton d'exécution des Allemands. La municipalité et sa famille lui rendront un hommage samedi au cimetière de Ploaré où il est enterré.

« Il me coûte peu de mourir, puisque j'ai la certitude que la France vivra. » Le 29 décembre 1943, quelques heures après avoir écrit ces lignes à sa sœur Anna, Corentin Celton tombait sous les balles d'un peloton d'exécution allemand. Ce sont les parents de Michel Mazéas, voisins et amis de la famille Celton, installés alors rue de l'aviateur Le Bris, qui vinrent lui communiquer les dernières pensées de son frère, célibataire au moment de mort. « Anna était plus âgée que Corentin. Elle était née avant l'école publique obligatoire, elle ne savait pas lire », se souvient l'ancien maire.

Ce manque était courant à Douarnenez, au temps de la jeunesse de Corentin Celton. Celui-ci naît le 18 juillet 1901 dans une famille pauvre. A douze ans il est marin-pêcheur. A son retour du service militaire, le travail manque. Il fait partie de la légion de ces jeunes Bretons contraints de s'expatrier pour envisager un avenir meilleur. A Paris, ses compatriotes lui trouvent un modeste

Corentin Celton, à l'époque où il occupait les fonctions de secrétaire général de la CGT des services publics et de santé de la Région parisienne. La guerre rattrapa le destin de ce breton militant de la CGT et du PC. Résistant FTP, il fut arrêté et fusillé le 29 décembre 1943.



emploi, dans un hôpital. Il adhère à la CGTU et au Parti communiste.

Ce sont des années de lutte, pour ces militants politiques et syndicaux, à un moment où il n'existe ni Sécurité sociale, ni congés payés, ni retraites. « Il connaît bien la détresse de ses compatriotes émigrés », rapporte Eugène Kerbaul, dans une biographie consacrée à Corentin Celton, « quand le chômage frappe, et il frappe souvent, il se dévoue pour eux au sein de l'Association des Bretons émancipés de la région parisienne. Il y défend aussi la culture bretonne et la

langue à laquelle il est très attaché ».

90 jours au cachot

En 1935, Corentin Celton devient secrétaire général et permanent du syndicat des services publics et de la santé. En 1936 il est délégué au 24^e congrès de la CGT. Poste qu'il perdra en 1939, pour reprendre sa place à l'hôpital des Petits ménages, ainsi nommé parce qu'il accueille des vieux couples. Cet établissement de soins porte aujourd'hui son nom (1)

Mobilisé en 1940, il y reprend son service après la débâcle. Mais son directeur adepte de la politique de collaboration de Vichy, le dénonce. Corentin entre alors dans la clandestinité, où il assure le fonctionnement du Comité populaire de l'assistance publique, un syndicat illégal, qui a des bases dans les hôpitaux de la région parisienne. Puis il participe à la mise en place des premiers groupes de FTP (Francs tireurs partisans). Il prend en charge la responsabilité d'un secteur de l'organisation en Seine-et-Oise.

Arrêté le 25 mars 1942 par des policiers français, il est interrogé sauvagement. Le tribunal le condamne à quatre ans de prison. Incarcéré à la Santé. Il est transféré à Fresnes où il crée une organisation de résistance. Ce qui lui vaut de passer 90 jours dans un cachot au pain et à l'eau. Les Allemands le réclament alors en tant qu'otage, et le fusillent.

La municipalité et sa famille ont voulu, marquer le centenaire de l'année de sa naissance samedi à 10 h 45, par une commémoration au cimetière de Ploaré où son corps repose depuis 1947.

Jean-Pierre TRÉGUIER.

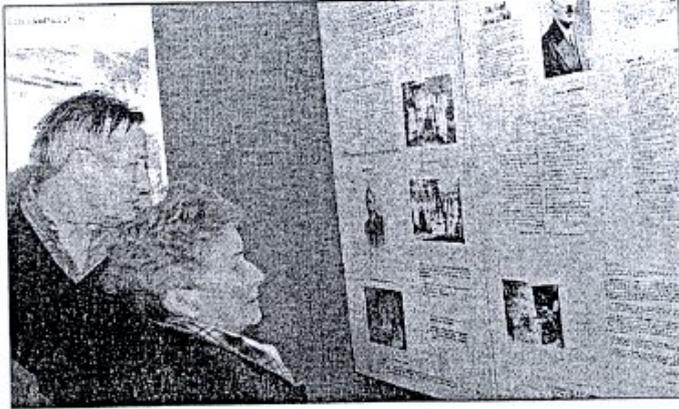
(1) L'établissement de santé où il travaillait, à Issy-les-Moulineaux, la station de métro située à proximité, et une rue de Ploaré, perpétuent le souvenir de Corentin Celton. Titulaire de la Croix de guerre 1939-1940, celui-ci a été élevé à titre posthume, en 1947 lors du retour de son corps au cimetière de Ploaré, au grade de chevalier de la Légion d'honneur.

Fusillé par les Allemands le 29 décembre 1943, il était né il y a 100 ans

Corentin Celton, mort pour la liberté

Vendredi, nous rappelions dans nos colonnes le combat de Corentin Celton, militant communiste de la CGT, fusillé par les Allemands le 29 décembre 1943. Cinquante-huit ans jour pour jour après sa mort, la ville a rendu hommage au résistant douarnenez.

C'est à Michel Mazéas, un voisin de quartier, que l'on doit pour l'essentiel l'hommage rendu samedi à Corentin Celton. Un hommage auquel ont participé, en présence de membres de la famille du résistant, les organisations patriotiques, les représentants des organisations syndicales et partis politiques de toutes tendances, ainsi qu'un cadre de l'hôpital d'Issy-les-Moulineaux, qui porte aujourd'hui le nom de Corentin-Celton. La pluie diluvienne avait dissuadé les participants de commémorer le centenaire de la naissance de Corentin Celton au cimetière de Ploaré, comme initialement prévu, et c'est finalement dans le hall de la mairie, lieu où l'on peut découvrir une exposition consacrée au militant de la CGT, que le maire honoraire a évoqué la vie de celui, qui avec d'autres, « nous ont laissé la liberté en héritage ». Le 29 décembre 1943, à 11 h, « comme en ce matin même, Tin Celton termine sa dernière lettre pour Anna, sa sœur, qui l'a élevé et dont il est resté toujours très proche. C'est à elle qu'il confie son



Les proches de Corentin Celton ont découvert l'exposition consacrée au résistant, prêtée par Monique Guignard, du syndicat CGT de l'hôpital Saint-Louis.

espoir d'un monde meilleur », rappelle Michel Mazéas, se souvenant de sa propre mère déchiffrant ces derniers mots pour Anna, qui ne savait pas lire : « Les lettres de nos amis morts sont comme la lumière des étoiles, elles cheminent elles aussi vers nous, même si les astres sont éteints depuis longtemps. Leur présence sur la voûte du ciel étoilé, quand nous levons les yeux, c'est le souvenir, la mémoire, le refus de l'oubli, qui brillent le soir au firmament de l'histoire », dit joliment l'ancien maire en énumérant le nom des anciens proches du supplicié,

« dans un pathétique élan de tendresse ». Michel Mazéas, adolescent à l'époque, a une belle plume et sait admirablement ressusciter les dernières pensées du condamné en présence de Marie-Henriette, une nièce qu'évoquait Corentin Celton, ému par sa grâce et sa fragilité. Le voisin de Ploaré, qui épousera plus tard le même idéal, parle du bonheur « qu'il a tant désiré pour les autres au point de lui sacrifier sa vie » et des personnalités nées en 1901, sans oublier « ces femmes, qui, en 1924 et 1925, vont gagner le salaire de la dignité dans les « fritures » de

Douarnenez, par un vaste mouvement social dont on parlera jusqu'à l'Assemblée nationale ».

Otage des nazis

Breton émigré à Paris, infirmier à l'hôpital « Des petits ménages » d'Issy-les-Moulineaux, secrétaire du syndicat CGT des Services publics et de la Santé, communiste participant à la mise en place des premiers réseaux FTP (Francs tireurs partisans) durant l'Occupation, Corentin Celton, interné par la police française sur dénonciation, était l'otage idéal pour les nazis, qui ont organisé son exécution au Mont-Valérien. Monique Prévost s'est attachée, elle, à rappeler le devoir de mémoire des générations qui n'avaient pas connu la guerre pour ceux qui, « comme Corentin Celton, ont combattu avec courage et détermination pour que triomphent les valeurs républicaines ». Le maire, en remerciant pour sa présence Franck Voléon, directeur-adjoint de l'hôpital Corentin-Celton (anciennement « Les petits ménages ») a rendu hommage « à toutes les femmes et tous ces hommes, ainsi qu'à leurs familles, épouses, mères et enfants, qui ont aussi, par leur attente et leur chagrin, payé un lourd tribut à la défense de notre liberté. »

Marc ESCUDIÉ.

Douarnenez. La mémoire de Corentin Celton honorée



● La famille, les élus, les représentants politiques et syndicaux, réunis à la mairie pour l'hommage à Corentin Celton.

Douarneniste, syndicaliste, communiste, résistant, Corentin Celton, mort en 1943 au Mont-Valérien, aurait eu 100 ans aujourd'hui. Sa mémoire a été honorée hier à Douarnenez.

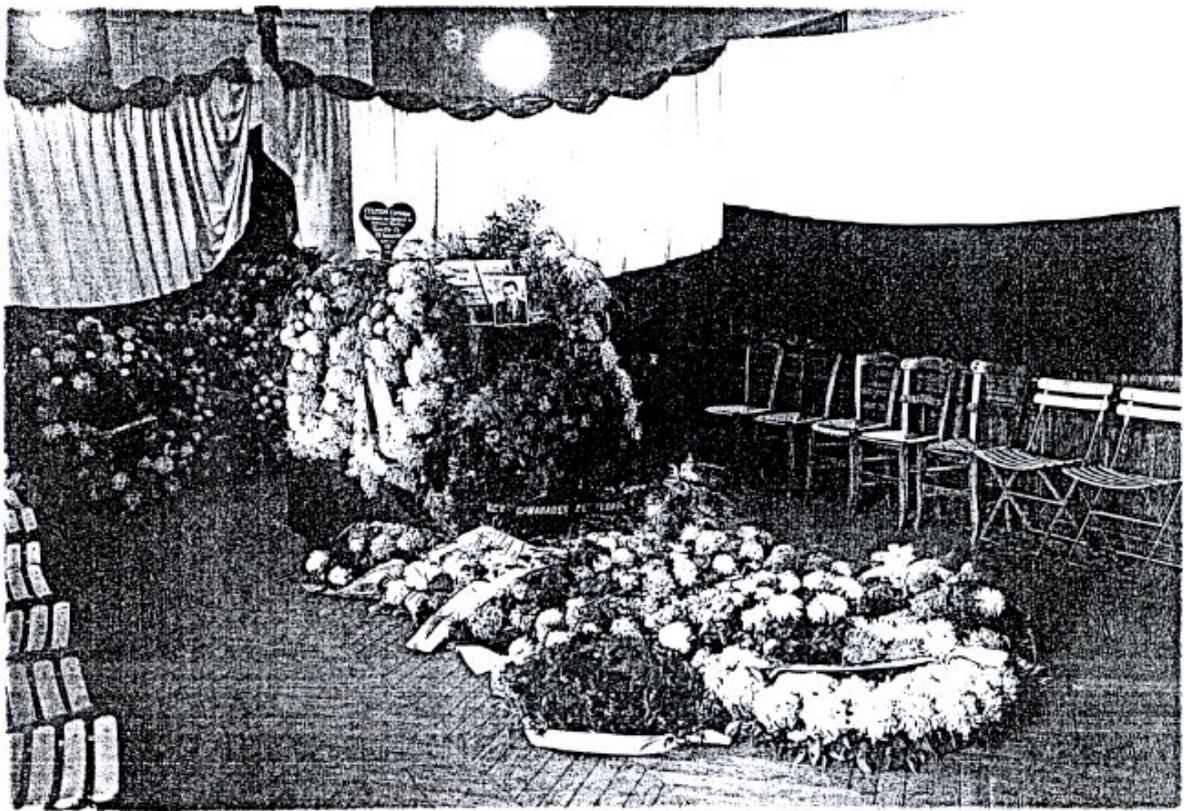
Sur les 42 hôpitaux de l'Assistance Publique-Hôpitaux de Paris, deux portent le nom de Douarnenistes. Le docteur Laennec est resté dans les mémoires. Le nom de Corentin Celton est moins connu. Samedi à Douarnenez, le centième anniversaire de sa naissance a été l'occasion de rappeler le parcours de cet homme qui a aussi donné son nom à une station du métro parisien du côté de la Porte de Versailles et à une rue de Ploaré.

Les hommages, Corentin Celton les aura connus de manière posthume. Il est mort le 29 décembre 1943, fusillé avec d'autres au Mont-Valérien par les Allemands. L'otage martyr n'avait pas été choisi par hasard par les occupants.

Né en 1901 à Douarnenez, Corentin Celton, marin-pêcheur dès l'âge de 12 ans,

s'expatriera vers Paris au début des années vingt pour trouver du travail. Employé dans un hôpital, il devient militant syndical à la CGT U et politique au Parti Communiste. En 1935, Corentin Celton deviendra secrétaire général du syndicat des services publics et de la santé. En 1939, il reprend son poste à l'hôpital des Petites Ménages, qui prendra son nom après sa mort. C'est là que la guerre le surprend. « Son courage, son abnégation d'infirmier en première ligne lui vaudront la Croix de Guerre avec citation » rappelle Michel Mazéas. Ce sera ensuite la débâcle. Pendant l'occupation, Corentin Celton prendra très tôt le chemin de la résistance. Arrêté en 1942, il sera condamné à quatre ans de prison. Les Allemands le réclameront comme otage pour le fusiller en décembre 1943. Son corps a été rapatrié et repose au cimetière de Ploaré depuis 1947.

Cité à l'ordre de la nation le 3 mai 1947, décoré de la Légion d'honneur le 17 mai de la même année, Corentin Celton a été évoqué hier matin avec émotion par les élus et les membres de sa famille. Nous y reviendrons dans le journal de lundi.



Le retour des cendres de Corentin CELTON, à PLOARÉ,
en 1947, où il reçoit un ultime hommage à la Mairie.

pas connus, mon cher Jean, tous l'accompagnent de leur affection jusqu'au bout de ce voyage où elle va enfin vous rejoindre toi et ton père.

Mais vous a-t-elle, seulement un jour, véritablement quittés ?

Adieu Philomène, ton vœu est exaucé, tu peux reposer en paix. Tous ceux qui sont ici prolongeront ta mémoire et peut-être qu'alors le monde sera plus charitable à tous ceux qui le peuplent, comme tu l'as toujours si ardemment désiré.

